

en honneur, le mérite récompensé, et que la propriété bien assurée, pouvoit s'accroître par un travail honnête et assidu. Le Turc, au contraire, est un peuple nouveau, qui a toute la grossièreté, la rudesse, l'ignorance de celui que la civilisation n'a pas poli, que l'instruction n'a pas rendu meilleur. Avec un gouvernement habile et bien intentionné (1), les Persans reconstruiraient leurs villes, rétabliraient leur commerce, reprendraient leur industrie, répareraient les dommages que leur agriculture a soufferts. Avec un gouvernement vigoureux, actif et intelligent, ajoute M. Olivier, le Turc feroit peut-être encore une fois trembler l'Europe.

Les juges sont encore plus corruptibles, les hommes en place tout aussi prévaricateurs en Perse qu'en Turquie. Les ministres néanmoins y sont peut-être plus attachés aux devoirs de leurs places, parce qu'ils sont ordinairement plus riches, plus instruits, et sur-tout plus stables : on y voit moins, en effet, des hommes passer rapidement des derniers rang de la société aux premières places de l'Etat. Cependant l'intrigue, les cabales, les dénonciations, les menaces sourdes, s'y exercent avec une activité, une ardeur, une persévérance, dont les Turcs ne sont pas capables. Le harem du roi est le foyer de ces intrigues, et les eunuques en sont les agens les plus actifs comme les plus intéressés. Les femmes jouent en Perse, comme en Turquie, un grand rôle dans toutes les affaires un peu importantes, quoiqu'elles n'y figurent qu'avec le secours des maris ou de leurs eunuques. Tel est le caractère moral des Persans, mis en opposition, par M. Olivier, avec celui des Turcs : il continue d'établir ce parallèle entre les deux peuples, relativement à leurs usages (2).

---

(1) Celui du roi de Perse actuellement régnant, paroît réunir, comme on le verra, ces deux avantages.

(2) M. Olivier, qui a résidé long-temps en Turquie avant de passer en Perse, et qui a étudié les mœurs et les usages des deux pays avec toute la sagacité d'un excellent observateur, s'est trouvé